

À LA GAUCHE DU PÈRE

© L'Harmattan, 2010
5-7, rue de l'École-polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-12769-2
EAN : 9782296127692

PIERRE VINCHE

À LA GAUCHE DU PÈRE

L'Harmattan

Graveurs de mémoire

Dernières parutions

Alain PIERRET, *De la case africaine à la villa romaine. Un demi-siècle au service de l'État*, 2010.

Vincent LESTREHAN, *Un Breton dans la coloniale, les pleurs des filaos*, 2010.

Hélène LEBOSSE-BOURREAU, *Une femme et son défi*, 2010.

Jacques DURIN, *Nice la juive. Une ville française sous l'Occupation (1940-1942)*, 2010.

Charles CRETTIEN, *Les voies de la diplomatie*, 2010.

Mona LEVINSON-LEVAVASSEUR, *L'humanitaire en partage. Témoignages*, 2010,

Daniel BARON, *La vie douce-amère d'un enfant juif*, 2010.

M. A. Varténie BEDANIAN, *Le chant des rencontres. Diasporama*, 2010.

Anne-Cécile MAKOSSO-AKENDENGUE, *Ceci n'est pas l'Afrique. Récit d'une Française au Gabon*, 2010.

Micheline FALIGUERHO, *Jean de Bedous. Un héros ordinaire*, 2010.

Pierre LONGIN, *Mon chemin de Compostelle. Entre réflexion, don et action*, 2010.

Claude GAMBLIN, *Un gamin ordinaire en Normandie (1940-1945)*, 2010.

Jean-Pierre COSTAGLIOLA, *Le Souffle de l'Exil. Récit des années France*, 2010.

Jacques FRANCK, *Le sérieux et le futile après la guerre*, 2009.

Henri-Paul ZICOLA, *Les dix commandements d'un patron*, 2010.

Albert DUCROCQ, *Des Alpes à l'Uruguay. Un pont entre deux rives*, 2010.

Edmond BAGARRE, *Géologue : une vie de recherches et d'aventures. Afrique, Amérique, Europe, Asie*, 2009.

Pierre-Alban THOMAS, *De la Résistance à l'Indochine. Les cas de conscience d'un FTP dans les guerres coloniales*, 2009.

Elhadj Mohamed Lamine TOURE, *Mémoires d'un compagnon de l'indépendance guinéenne*, 2009.

PROLOGUE

Si la terre était carrée... Si le ventre de ma mère avait été carré... Si mon cœur était carré... J'aurais peut-être aimé ce qui est carré. Mais le ciel n'ayant rien engendré de carré, j'aime tout ce qui est rond ! C'est en même temps le prétexte commode pour avouer que, dans l'espace de mes classes carrées, face à des maîtres religieux trop carrés, je n'ai pu en aucune façon m'adapter à leur école.

En *Géométrie*, quand je divisais par deux le diamètre du cercle j'obtenais forcément les rayons du soleil. En *Algèbre*, tout finissait par égaliser zéro. En *Géographie*, je fuyais très vite au-delà des frontières. En *Histoire*, je refusais de m'en laisser conter, et en *Latin*, j'avais pris définitivement l'aversion pour les thèmes. Heureusement il me restait le *Français*. Je l'ai toujours aimé, parce que je pouvais jouer avec les mots, les façonner en poésie ou les torturer pour écouter leurs onomatopées, les chanter ou les manipuler en secret, et seul, en rire ou en pleurer. Ce fut donc le Français qui me permit tout de même d'acquérir mon Brevet. Les deux “ Bacs ” qui suivirent furent ceux du révélateur et du fixateur qui m'ont permis de devenir photographe. Artisan, j'ai consacré ma vie à créer avec l'image ce qui semblait le plus précieux à mes clients : les souvenirs qui balisent la vie.

En photographie argentique, les prises de vue de ces souvenirs s'inscrivent sous une forme appelée : “Images latentes”. Impressionnées sur le film, elles n'ont pas subi le traitement qui les révélera. Elles peuvent rester ainsi enfermées à l'abri de la lumière dans la chambre noire et carrée d'un appareil photo ou d'une caméra, et attendre qu'on veuille bien les faire naître, autrement dit leur donner le jour. Il y a plus de soixante

ans que des images détaillées, nettes et précises, sont enfermées dans la chambre noire mais ronde de ma tête. C'est le film de mon enfance, riche mais troublée, que faute de pouvoir réaliser en images, je m'étais juré un jour de révéler par l'écriture.

* * *

PREMIÈRE PARTIE

Dans le jardin du presbytère, l'abbé Maisonneuve s'arrêta sous le cerisier. Il se hissa sur la pointe des pieds, saisit et tira une branche. Ce geste lui rappela la dernière visite de Pierre son fidèle ami, quand fin juin ils se délectèrent ensemble de cerises pourpres et charnues. Leurs noyaux secs et blancs jonchaient encore le sol. Aujourd'hui, sur la branche dépouillée de fruits, il arracha trois feuilles partiellement jaunies par l'automne annoncé, les inséra dans le missel pour marquer les pages des prières choisies, et retourna vers la grande maison aux volets entrebâillés. Dans la chambre du défunt, entre l'eau bénite et le rameau de buis, il rangea les accessoires sacramentaux de l'extrême-onction. La longue veillée s'organisa, et les prières répétées après lui s'entrecoupèrent de sanglots.

Avant que le glas ne retentit au clocher de l'église ; à la vitesse du vent d'Autan qui se lève, la nouvelle se faufila dans chaque foyer... Le père Vinche est mort. Le village d'Auterive ne connut jamais d'obsèques aussi grandioses. Les centaines de personnes alignées à l'arrière du corbillard par cette douce journée de septembre 1932 parlaient à voix basse de ce personnage à leurs yeux exceptionnel. Respecté comme un pharmacien ingénieux, habile à créer des remèdes miracles, admiré comme félibre, poète du terroir languedocien, lauréat des trois écoles occitanes, Pierre Vinche fut surtout le défenseur inflexible de la morale catholique et de son système, et le représentant autoritaire d'une droite nationaliste et royaliste qui verra naître "L'Action-Française". Dans ce canton de la Haute-Garonne, pourtant laïque et républicain, il n'eut aucun mal à rassembler sous son aile de notable ceux que "la gauche" appelait les "culs-bénits" ! Et ils étaient légion. Agglutinés autour de l'imposant caveau, amis et adversaires politiques, affichant pour la circonstance le même masque, le même

rictus, défilèrent, prêts à serrer les mains d'Antonia, dissimulée sous son voile de veuve, et de celles des trois enfants, dont la mort brutale du père allait bouleverser leur vie.

Ils se retrouvaient seuls maintenant, seuls avec un lourd héritage et une énorme machine : la pharmacie. Privée de diplôme, elle pouvait brusquement s'arrêter, la loi accordant aux héritiers un an pour trouver une solution. La succession s'avérait impossible du côté des enfants. Même pour Henri, l'aîné âgé de 22 ans, orienté vers des études totalement différentes. Pour les deux autres, Odette et Armand, trop jeunes, rien n'était envisageable. Les notaires amis proposèrent d'éventuelles solutions. De vente il n'en fut pas question. On ne brade pas un empire construit avec tant de patience et d'efforts. Point de gérance, encore moins de prête-noms, susceptibles d'accaparer un jour le fonctionnement de l'officine. Faute d'imagination, les notaires capitulèrent. Aucune autre solution ne s'avérait possible... Du moins le croyaient-ils.

Dans la froide et silencieuse sacristie de l'église de Sainte-Madeleine, l'abbé Maisonneuve veillait au grain. Au delà de la perte de la pharmacie le privant du privilège d'obtenir gratuitement onguents et potions de toutes sortes, il craignait plus encore que ne fût compromise l'influence laissée par Pierre sur le rayonnement de l'église et la bonne marche de l'école catholique. L'Évêché lui délégua six prêtres, aptes à mettre en place toute une stratégie. La famille meurtrie, déseparée, s'empres- sa de remettre entre les mains de ces serviteurs de Dieu leur confiance et surtout leur espoir.

De presbytère en presbytère on se passa le mot. Trois mois suffirent sans besoin de brûler trop de cierges ni d'égrener des chapelets par dizaines... Dieu avait entendu les siens. Dans ce calme village de Bélesta, bâti à la lisière d'une immense forêt de sapins, hantée jadis par les loups, dans cette région de l'Ariège envoûtée par les sorcières, une autre veuve, entourée de ses sept enfants, espérait pour sa fille cadette la venue du prince charmant. L'histoire prit alors l'allure d'un conte de fées. Tout se passa comme d'un coup de baguette magique. Tel un

vol de corbeaux s'abattant sur un semis d'automne, drapés dans leur machiavélique bonté, les curés, complices, n'eurent aucun mal à convaincre la veuve Brustier que la pharmacie Vinche serait un beau cadeau de noce pour sa fille Renée ; pourvue depuis peu de son diplôme de pharmacien.

On présenta les deux familles. Henri aimait une certaine Jeanne. Renée aimait un certain Mathieu. Bien qu'il ne leur fût pas demandé de tirer un trait sur ces amourettes insensées, ils s'imposèrent eux mêmes de tracer une croix définitive sur ces furtifs et futiles bonheurs, malgré une souffrance portée en eux comme une inavouable pudeur. Élevés tous deux dans la même rigueur d'une éducation chrétienne prônant le sens du devoir, ils mirent en pratique ce mot, asséné à coup d'Évangile depuis leur enfance : sacrifice. Ainsi l'affaire fut conclue par la grâce de Dieu et pour l'honneur de tous. Par respect pour le deuil, on laissa s'écouler le temps nécessaire pour arriver à la messe anniversaire de Pierre. Le mariage fut fixé au 12 octobre en l'église de Bélesta. Dans la discrétion et le recueillement les fiancés échangèrent leurs anneaux d'or et surtout, pour la satisfaction de tous, leur consentement. Le décès du pharmacien ne posa aucun problème de succession au fonctionnement de l'officine. Baptiste, le fidèle préparateur de dix ans leur aîné, initia Henri et Renée à la réelle pratique du métier, et la transition auprès des clients habitués depuis un an à une gérance, fut des plus faciles. La seule pierre d'achoppement aurait pu être le jeune âge de Renée, mais d'emblée, grâce à son extrême bonté naturelle, sa compétence et ses judicieux conseils, elle sut séduire ceux qui redoutaient en plus de son âge, le fait que ce fût une femme, car à cette époque, seul un charisme certain parvenait à s'imposer. Renée, empreinte d'une foi chrétienne inébranlable, avait sur son métier des idées bien arrêtées. Choisi comme un apostolat, il lui permettrait de se tourner vers les autres. Elle le pratiquerait avec un désintéressement fatalement incompatible avec la marche traditionnelle et rigoureuse d'un commerce. Henri, au contraire, élément plus pragmatique, découvrit subitement qu'il avait

une situation à diriger seul. Sans trop d'expérience, il était prêt à assumer sa reconversion. En effet, cette fonction il ne la détestait pas, il la préférait de loin à celle de notaire, imposée par son père. Pierre, seul maître à bord de ce vaisseau symbolisant la famille, il appliquait ses décisions au nom du patriarcat, considérant une simple sollicitation de dialogue comme un droit inacceptable à le contredire.

Élevé et bâti de la sorte, ce père, sa vie durant, avait reproduit pour les hommes les gestes que son père, chef de gare dans l'Aveyron avait fait avec les trains : les faire marcher au sifflet. Mais, sachant bien que les hommes n'obéissaient pas comme des machines, il les avait manipulés avec un élément indispensable à sa domination : un paternalisme bienveillant. Sa fortune aidant, Pierre Vinche avait incarné superbement ce notable armé du sabre et du goupillon. Séduit par la politique, il avait combattu l'influence néfaste du jeune socialiste Vincent Auriol, député de la circonscription. Il avait créé son journal : *l'Écho Rural*, sa propre équipe de rugby, outil populaire indispensable pour s'opposer à celle de la commune ; puis son clan, rassemblant ainsi la majorité des catholiques contre les forces de gauche administrant la mairie. Enfin, anti-dreyfusard virulent, il n'avait pas accepté la réhabilitation de ce traître juif ; interdisant à ses trois enfants, leur faisant jurer sur la Bible, que même après leur majorité, ils ne liraient jamais un livre de Zola. Avec cette même domination il mit la main sur le jeune Baptiste alors âgé de treize ans, fier d'avoir obtenu ce "Certificat d'Études" lui permettant déjà, comme la plupart des jeunes issus de ce modeste milieu rural, d'entrer dans le monde du travail. Monde souvent lié aux durs métiers de la terre, de la mécanique agricole naissante, ou de la maçonnerie. Monde, où pour vivre, il fallait trimer, suer et s'abîmer les mains. Le pharmacien avait décelé chez ce jeune apprenti une vive intelligence à la fois sémillante, malicieuse ; et Baptiste, très sûr de lui, comprit qu'il entrait dans la bonne maison. Au regard de ses camarades, il affichait une différence de taille. Comme une auréole qu'ils n'obtiendraient jamais,

Baptiste lui, portait la blouse blanche, symbole s'il en est de la propreté, de la pureté, et d'un milieu qui ne tarderait pas en le différenciant des autres à le valoriser. Catéchisé, embrigadé, il s'enrôla dans les désirs idéologiques du patron, pour devenir son fils spirituel à la fidélité inaltérable et exemplaire. Il atteignit ses quinze ans à la déclaration de la Guerre de quatorze. Il savait déjà que ce Jaurès qu'on venait d'assassiner appartenait au cercle des ennemis de la nation. Trois ans plus tard, la révolution en Russie donnant le pouvoir aux Bolcheviks allait susciter ses convictions anticommunistes. La disparition du pharmacien le marqua autant que celle de son propre père. Baptiste, devenait l'élément essentiel pour le jeune couple, et permettait également à la veuve de Pierre : Antonia, de rassembler ses forces pour s'accrocher à la réalité d'une nouvelle vie. Si Henri prit en charge la pharmacie, Antonia géra le reste du patrimoine hérité de son mari : terres agricoles, terrains à bâtir, mais surtout une grande propriété avec fermage. Elle fut obligée de la vendre ultérieurement pour assurer les études des deux autres enfants, Odette et Armand, pensionnaires à Toulouse dans de coûteuses institutions religieuses, fréquentées depuis leur petite enfance. Se séparer de cette propriété provoqua chez Antonia un deuxième déchirement. Elle la rattachait à ces moments de bonheur partagés avec cet homme à qui elle vouait une admiration sans limite. Soumise, effacée mais heureuse, toujours attentionnée et prévenante, elle tirait tout son plaisir de cette propriété dispendieuse certes, mais surtout pourvoyeuse d'une exceptionnelle manne des nourritures les plus riches et les plus raffinées, pour la maîtresse de maison qu'elle était, cuisinière accomplie, appliquée à satisfaire et entretenir les cent dix kilos de ce bon vivant de mari.

Ils étaient dodus les chapons farcis à l'ail, dorant patiemment à la broche au feu de la cheminée. Succulents les foies gras suant l'Armagnac. Délectables les bouchées à la reine ou les ris de veau préalablement fatigués au Sauternes, s'enivrant sous la croûte feuilletée du sauvage parfum de trois chapeaux de giroles. Fondantes les pointes d'asperges noyées dans une

crème épaisse et généreuse, à l'image de cette opulente cuisine du Sud-ouest. Ce même amour apporté au raffinement des plats, elle le prodiguait en dressant la table sur des nappes minutieusement brodées de ses mains, où rustique faïence de Martres et couverts d'argent massif, contrastaient sans outrance avec les délicates ciselures des verres de cristal. Comme cette bonne chère arrosée de grands crus révélait une soif de plaisirs terrestres contraires à la morale chrétienne, Pierre, invitait de temps en temps ses amis, l'abbé Sorel et l'abbé Maisonneuve, pour partager ces agapes, et leur faire oublier l'insipide saveur de l'hostie et l'aigreur du vin de messe. Mais, pharmacien, il aurait dû se douter, que si l'absolution reçue au confessionnal lui apportait la quiétude de l'âme et le nettoierait du pêché de gourmandise, il n'empêcherait pas le cholestérol d'envahir subrepticement ses artères.

Antonia, dans sa candeur, eut du mal à croire que sa bonne cuisine la conduirait si injustement au veuvage. Elle s'habitua définitivement aux noirs vêtements, prit la résolution d'aller tous les jours au cimetière, s'adapta à cette nouvelle situation comme si Pierre avait changé d'adresse. Il habitait dorénavant le grand caveau... le mot "habiter", convenant parfaitement à cette sépulture : imposante bâtisse de briques rouges à la construction baroque et soignée. La lourde porte d'entrée de fer noir s'ouvrant à l'intérieur sur un autel identique à celui d'une chapelle, on pouvait, moyennant contribution généreuse à la Sainte-Église, y dire des messes pour les âmes du purgatoire.

Pour atténuer sa peine, ou peut être refuser cette mort, Antonia transposa en ce lieu comme un rite, tous les gestes consacrés durant vingt cinq ans à soigner les couverts, à décorer la table. Ainsi, la nappe devint riche brocart rehaussé de fils d'or à l'effigie du Sacré Cœur de Jésus. Les vasques en granit remplacèrent les assiettes. Les verres se transformèrent en petits vases de porcelaine, les couverts en objets de piété, bénitiers en faïence, statuettes de la vierge et ex-voto de marbre blanc. Quand elle avait fini d'épousseter ces ustensiles liturgiques, après avoir posé du bout des lèvres un prude

baiser sur la photo de Pierre, scellée dans un cadre ovale au verre bombé, elle allumait un cierge et, agenouillée devant l'autel s'adonnait aux prières silencieuses. Puis, quand cette méditation s'achevait, elle récitait à voix haute la prière pour les défunts, avec la satisfaction secrète de pouvoir parler si longtemps, sans que Pierre, enfin, ne lui coupât plus la parole.

Nous sommes en 1933... un dénommé Hitler vient de prendre démocratiquement le pouvoir en Allemagne...

Henri et Baptiste en parlaient très souvent.

Un an plus tard au mois de juillet, Renée mit au monde une fille. Son prénom de baptême, Marie-Thérèse, cédera au diminutif de Maïté. Elle comblera le jeune couple, et sera pour Antonia une chance de retrouver un être à qui elle vouera toute son affection de veuve et de grand-mère. Maïté s'épanouira en enfant gâtée, turbulente et pleine de vie, dans ce milieu cultivé et bourgeois, en affirmant dès l'âge de deux ans un caractère vif et impétueux.

Nous sommes en 1936... Le front populaire s'installe aux commandes du pays.

La grande majorité des Français, constituée par de petites gens, ne croyait pas encore à ce soudain changement : les Communistes, Socialistes et Radicaux pour l'instant réunis, imposèrent la semaine des quarante heures, le relèvement des salaires, et bien sûr, deux semaines de congés payés. A l'opposé, ces mesures engendrèrent chez la bourgeoisie, crainte, réaction, et parfois peur panique devant ces évolutions sociales risquant d'ébranler les fortunes établies, et surtout, de mettre en place peu à peu le système collectiviste tant redouté.

Henri, enfermé dans les idées inculquées par ce père espérait "Qu'il ne verrait pas ça d'en haut" : Ce Blum ! un socialiste, et juif de surcroît, qui venait de prendre le pouvoir en

France ! Renée, au contraire trouva juste pour les petites gens ce droit au repos des vacances. Baptiste, trop attaché aux valeurs du travail refusa les congés. Henri et Renée, quant à eux, profitèrent de ce mois d'août pour étrenner la Traction-avant Citroën, dans laquelle, avec Maïté ils allaient, à la vitesse sacrée du "rodage", chez la grand-mère de Bélesta se reposer tous les trois. Comme la plupart des Français ils vivaient intensément ces premières vacances d'août des congés payés. Si intensément, que neuf mois plus tard, Maïté étonnée et heureuse, découvrit le petit frère des premiers "congés payés". C'est ainsi, qu'enfant de riche, rond et bien portant, je vis le jour, ou plutôt la lumière artificielle, dans le confort et la sécurité d'une clinique toulousaine. Trois jours après, mon père s'empressa de me conduire dans la chapelle la plus proche, chassant par le baptême le péché originel qui était en moi. Aucun risque pour qu'on m'accordât le prénom de Léon en souvenir de Blum ! On m'appela bien évidemment Pierre. Mais ce prénom du grand-père disparu, tant de fois répété dans la maison, planait tel un fantôme. Aussi, ma mère me donna-t-elle le diminutif habituel de Pierrot, que même ma grand-mère Antonia adopta avec une extrême de tendresse.

Nous sommes en mai 1937... Hitler vient de prêter main forte à Franco pour la destruction de Guernica... Déjà, par familles entières ou démantelées, les réfugiés républicains affluent dans la région.

D'après la théorie dominante soutenant que l'enfant commence à vivre pleinement quand il mémorise ses premières émotions, avec la faculté de les raconter plus tard, il est certain que les premiers mois de ma vie furent identiques à celui de l'animal. Pourvu d'un cœur à quatre cavités, d'un encéphale peu actif, j'appartenais bien à l'espèce des mammifères. Doté de mains préhensiles, c'est, emmailloté, les jambes serrées comme par un pansement, qu'on me déposa dans un imposant berceau en osier, solidement ancré sur quatre roues en bois.

Il est souvent question de fées se penchant sur le berceau des nouveaux-nés. Les dites fées seraient à l'origine du futur comportement de l'enfant, selon leur choix à déverser sur lui bonnes ou mauvaises intentions. Ignorant l'origine de cet adage, je sais que les fées se penchèrent sur mon berceau, nombreuses et attentionnées. En effet, grâce à ma mère, devenue indispensable à la bonne marche de la pharmacie, et appelée constamment par les clientes avides de ses conseils, mon berceau fut placé tous les jours dans un coin de l'officine à côté de l'entrée. Par dizaines elles défilèrent ainsi, curieuses et empressées, de tous âges et de toutes origines. Bourgeoises distinguées, paysannes simples ou pomponnées, toutes issues de ce village et de ses environs. Fées parmi les fées, elles plongèrent leur tête sous la voûte de tulle du berceau, à bonne distance de la mienne, selon qu'elles furent myopes ou presbytes, suscitant l'éveil de tous mes sens. Elles remplirent mes oreilles de bruits stridents, d'onomatopées chuintantes et ronronnantes, gavèrent mes narines des parfums les plus fleuris, d'exhalaisons sudorales, jusqu'aux haleines anisées ou chargées d'ail. Mes yeux s'écarquillèrent sur leurs visages généreux de couleurs, de reliefs et de luminescence. Et si mes mains trop frêles ne purent les saisir, ma bouche leur cria ma joie de voir les leurs, curieusement édentées ou blanches de nacre. Dans les premiers mois de ma vie, petit animal de l'ordre des primates, même si mon cerveau n'a pu le mémoriser... Mon corps, mes sens et ma chair s'en souviennent encore.

Quand vers l'âge de neuf mois je sortis de mon horizontalité obligatoire, après avoir été immunisé par les fées à grand renfort de postillons, contre l'action de malfaisants colibacilles et staphylocoques, je fus alors examiné par les trois médecins amis de la famille, habitués à travailler avec la pharmacie. Ils attestèrent de ma très bonne santé et confirmèrent ma solide constitution. Ma mère pourtant, inquiète, ne tarda pas à découvrir que j'étais atteint d'une tare ! Une sorcière se serait-elle glissée parmi les fées ? Elle s'aperçut effectivement qu'en me tendant un objet je le saisissais inévitablement de la main

gauche. Elle tenta de me tendre petit crucifix ou chapelets aux grains de buis, en retenant ma main profane. Je me débatais jusqu'à libérer ma main la plus active, ignorant irrémédiablement ma main droite. Très contrariée, elle me soumit quotidiennement à des exercices, me guidant avec la main droite, saisissant mon poignet pour m'obliger à toucher mon front, mon nombril, mon épaule gauche puis mon épaule droite, répétant ces mouvements des dizaines de fois par jour. Je fus enfin conditionné à effectuer le geste tant espéré par ma mère. Alors que les enfants de mon âge pratiquaient sous l'admiration des leurs "*Ainsi font font font les petites marionnettes*", je savais, avec l'obéissance du jeune chien qui sait donner sa patte quand on la lui demande, faire sagement et seulement de la main droite le signe de croix. L'abbé Maisonneuve qui venait souvent nous rendre visite, en fut émerveillé.

Élevée et choyée par la grand-mère, ma sœur Maïté avait acquis rapidement une évidente maturité doublée d'une autonomie assez surprenante. Elle fréquentait déjà l'école des Sœurs avec une telle assiduité que les résultats la plaçaient au rang des petites filles modèles. Quant à moi, devenu maintenant gamin trop encombrant, mes parents très occupés par leur travail, décidèrent d'engager une bonne à tout faire, chargée à la fois des travaux de ménage de cette grande maison, de la cuisine, et de moi-même sur le plan matériel. Ma mère se réservait le droit de me transmettre l'éducation héritée depuis des siècles, fondée essentiellement sur les préceptes du catholicisme, considéré comme l'unique et véritable valeur morale dont tous les hommes devaient se prévaloir. Mes parents décidèrent donc de s'adresser à ces braves paysannes emplissant la pharmacie le vendredi jour de marché. Ils firent une description sommaire de la femme souhaitée : ni trop jeune ni trop âgée, peut être habituée déjà aux enfants de mon âge. Il fallut peu de temps pour qu'elle se présentât à mes parents, intimidée, mais résolue à prouver sa capacité d'assumer, en plus de mes soins, les tâches les plus ingrates.

Louise avait trente cinq ans. Née au début du siècle au fin fond de la campagne fangeuse, dans une ferme l'accaparant la majorité de son enfance pour les tâches les plus ardues, elle ne s'exprimait qu'en patois occitan. - Parce qu'on n'a pas besoin de parler Français aux vaches que l'on garde, ni aux cochons qu'on engraisse. - Louise, ayant à peine le temps d'apprendre à lire à écrire et à compter à l'école de la République, cette récréation la sortit de l'esclavage agraire mais fut de courte durée. Elle avait onze ans quand éclata la guerre de "quatorze". Les deux seuls hommes valides de la ferme, obligés de gagner le front, puis les tranchées, finirent comme tant d'autres par s'y faire "saigner". Elle ne connut aucune des joies que l'enfance aurait du lui offrir, passant son adolescence le plus souvent attelée à la charrue comme une bête de somme. Enfin, elle croisa le premier homme de sa vie, un vaillant bûcheron qui la sortit de ce chemin, ou plutôt, l'arracha de l'ornière, lui offrant un bonheur qu'elle n'espérait plus. Elle lui donna trois enfants, puis hélas, devenue veuve trop jeune, elle erra d'une ferme à l'autre à la recherche du plus dur labeur. Comme on gagnait un peu mieux sa vie dans les villages les plus grands, elle espérait bien, dans cette maison où elle entrait, pouvoir soulager pour quelques temps, les meurtrissures qui jusque là s'étaient injustement agrippées à sa vie.

Grâce aux fées qui s'étaient penchées sur mon berceau, j'eus le grand privilège d'entamer ma vie avec la tendresse charnelle et naturelle de Louise. Je possédais en somme deux mamans : une maman de la terre et une maman du ciel, une maman de tous les jours et une maman du dimanche, une maman qui laverait mon corps et une maman qui empêcherait que ne se salisse mon âme. En plus de mes deux mamans, ma grand-mère Antonia, discrète, fut le catalyseur, parachevant pour mon bonheur cette vivante trinité. Je dis bien bonheur, bonheur de m'épanouir dans cette maison à un emplacement stratégique. Construite à l'angle d'un grand carrefour, la pharmacie donnait sur la grand rue, et l'entrée de l'habitation à l'opposé de la nationale 20. J'observais par les portes le plus souvent

grandes ouvertes, une grouillante fourmilière humaine, circulant de la maison à la pharmacie ou de la pharmacie à la cuisine, chacun venant se réchauffer l'hiver d'une bonne tisane de verveine à l'eau miellée, ou se désaltérer l'été d'une "Antésite" noyée d'eau fraîche. Telle était cette maison souvent baptisée : "La maison du Bon-Dieu", où cette foisonnante clientèle me tendait les mains, m'entourait de ses bras, prodiguant à l'enfant potelé et paisible, caresses et protection... Je ne pus rien faire d'autre que d'apprendre à aimer !

En ce début de métamorphose, dans notre immense parc aux arbres centenaires, je découvris avec ma grand-mère le monde animal, végétal et minéral : trois éléments essentiels opérant le dé clic de mon irréversible fascination pour la nature et la vie. Ma mère me conduisait dans un monde différent, celui de l'église où, dans ses bras, de la sombre entrée jusqu'à la nef, après m'avoir aspergé d'eau bénite glacée, elle me décrivait à voix basse les blessures sanglantes de Jésus sur la grande croix dominant l'autel. Elle me déposait ensuite ; offrande vivante, dans la chapelle du fond, devant la représentation cadavérique de sainte Philomène, allongée derrière une vitre, grandeur nature, tel un gisant pétrifié. Enfin, après avoir imposé quelques signes de croix toujours de ma main droite, on s'arrêtait devant chaque statue à taille humaine, perchée sous les vitraux, dont le seul éclairage extérieur dramatisait les visages figés, et m'inspiraient déjà une peur qui déclencherait au fil de mes rêves nocturnes, les premiers épisodes de cauchemar. Au retour de ces brefs pèlerinages morbides, j'aimais alors retrouver Louise, grimper sur ses genoux et me blottir contre sa poitrine, où elle me serrait contre ses seins, tièdes et tendres comme des bouillottes. Quant à mon père, il m'emmenait dans la Traction-avant jusqu'au cimetière pour prier devant le grand caveau familial. Malgré les similitudes avec l'église, croix et statues de toutes sortes, aucune peur ne me pénétrait, parce qu'il y avait des arbres, des oiseaux qui chantaient, le ciel était bleu, et il y faisait jour. Grâce à cet entourage et à ma grande sœur jouant les maîtresses d'école, je

répétais des mots, j'apprenais, je m'exprimais, d'exclamations en phrases décousues. Puis, soudain, dans l'indigence de mon vocabulaire, un mot venait de surgir. Il se répétait de bouche en bouche, il inquiétait, il faisait pleurer ; taire certains et parler fort les autres. J'ignorais sa forme, sa taille, sa couleur, son odeur. Je ne savais pas s'il était pointu comme le clocher de l'église, s'il entrerait par la porte, s'il sortirait de la terre ou s'il viendrait du ciel... ce mot... c'était : “La Guerre”.

Nous sommes en septembre 1939, HITLER venait d'attaquer la Pologne pour obliger la France et l'Angleterre à déclarer la guerre.

Si pour moi la guerre se résumait à un mot ; pour les autres elle évoquait aussitôt le souvenir de 14-18. Il suffisait de regarder autour de soi pour s'y sentir encore mêlé : un million et demi des nôtres, morts ou disparus, 680.000 veuves, 750.000 orphelins et autant de mutilés, fantômes vivants. Pour certains, les vestes aux manches vides étaient pliées en quatre et tenues aux épaules par une épingle à nourrice. Pour d'autres, unijambistes en équilibre sur deux béquilles en bois, jetaient pour avancer leur corps en avant, comme des pantins disloqués. Enfin, les “gueules-cassées” nous effrayaient. La chirurgie pratiquée souvent au couteau sur les champs de bataille avait énucléé les uns, défiguré les autres, les transformant en horribles gargouilles, témoins survivants de l'atroce boucherie qu'on s'était pourtant juré de ne plus recommencer. Eh bien non ! La “Der des Der”, comme on l'appelait, devenait “La Première Guerre Mondiale” puisque à nouveau, on astiquait les canons pour commencer “La Deuxième”.

Le 3 septembre 1939, “La Mobilisation Générale” est décrétée.

Dans chaque famille la peur s'installa. Chez nous c'est mon oncle Armand, 21 ans, qui partit vers le Nord de la France.

Mon père, de quelques années son aîné, réformé et exempté, resta chez nous. Tous les jours la radio annonçait la progression des troupes allemandes dans le Nord. Le quotidien local *La Dépêche* nous informait en détail sur la défaite inéluctable. Au printemps 1940, ce fut l'exode. Les familles de Belgique, du Nord et de l'Est de la France s'enfuyant vers le Sud, nous accueillîmes pour quelques mois dans notre grande maison un couple et leur fille de réfugiés belges. Étant trois de plus à table, Maïté et moi apprendrons à partager la maigre nourriture. Enfin, grand-mère Antonia reçut une lettre d'Armand des environs de Dunkerque où la bataille redoublait. Nous avons tous prié pour lui. Grâce à Dieu, fait prisonnier il partira pour l'Allemagne. Nous étions pour l'instant rassurés.

Les événements se précipitent. Le 10 juin, l'Italie déclare la guerre à la France et à l'Angleterre. Le 17 juin, le maréchal Pétain demande l'armistice.

A Auterive, non seulement les gens ne réagissaient pas, mais se trouvaient soulagés devant l'arrêt des combats. Aucun ne semblait réfléchir à la portée de cette capitulation. Chez nous, et dans la plupart des régions, l'appel du 18 juin par De Gaulle depuis Londres passa complètement inaperçu. Par contre, un article de *La Dépêche*, remercia le grand maréchal qui reprenait du service, et la municipalité socialiste de Toulouse se rangea sagement du côté du nouveau chef de l'État. Baptiste et mon père seront outrés par la position infamante prise par Vincent Auriol, seul élu du département à refuser de voter les pleins pouvoirs au maréchal. Ils ne tarderont pas à faire de Pétain leur idole, d'autant plus que Monseigneur Saliège, l'Archevêque de Toulouse, considérait le gouvernement légitime du pays à Vichy et non ailleurs. Le 5 novembre, mon père se rendit à Toulouse pour acclamer le maréchal Pétain accueilli par des milliers de Toulousains enthousiastes. Le lendemain, la gorge serrée comme s'il revenait d'un pèlerinage, il raconta cette manifestation à Baptiste. Pétain...